

Jules de Gaultier, *Le Bovarysme. La Psychologie dans l'œuvre de Flaubert*,
Paris, Éditions du Sandre, 2007, 372 p.

Servanne Woodward
University of Western Ontario

Le Bovarysme. La Psychologie dans l'œuvre de Flaubert rend à nouveau disponible le célèbre essai de 1892 de Jules de Gaultier (1858-1942), à l'origine du mot « bovarysme », maintenant passé dans la langue. Au revers de la couverture, le constat : « Les textes les plus célèbres ne sont pas forcément les plus lus. » La réimpression de cette première édition répondrait à un nouvel effort pour recouvrer le personnage flaubertien par une lecture libérée des interprétations héritées de la tradition critique. La réception du roman est reconstituée en même temps que Gaultier articule le concept de bovarysme. Une question secondaire, mais persistante, posée dans les notes qui accompagnent cette réédition, est celle de l'attrait qu'*Emma Bovary* continue à exercer dans le monde contemporain.

Outre le texte de Gaultier, Per Buvik a recueilli dans cet ouvrage une série d'études dues à divers spécialistes. La contribution la plus importante est due à Didier Philippot, qui, en plus de moderniser l'orthographe et la ponctuation de Gaultier, accompagne cette étude de notes abondantes dans lesquelles il détaille les sources dont s'est inspiré le philosophe autodidacte, notamment Paul Bourget, Taine et Maupassant, ce dernier étant à l'origine de la conception d'un « Flaubert schopenhauerien » (p. 78).

Il est apparu très tôt aux critiques et écrivains contemporains de Flaubert qu'une théorie de la littérature et de la psychologie sous-tendait ce monument littéraire qu'est *Madame Bovary*. Avec ce roman, la construction du personnage peut enfin prendre en compte l'image que celui-ci, comme tout un chacun, se fait de soi-même, incluant l'autodéception, la fausse idée de soi, la santé mentale ou le déséquilibre, la naïveté ou la lucidité, et peut-être aussi l'auto-invention de soi en toute créativité. Philippot évoque à ce sujet le personnage zolien de Nana et, dans le cas de la mise en œuvre d'un projet, Valmont, sinon la Merteuil des *Liaisons dangereuses*. Il ajoute en annexe un extrait de « L'erreur du soi sur le soi dans l'individu », où Gaultier compare Emma à un sculpteur qui briserait ses œuvres lorsqu'elles arrivent à prendre forme : « Se délivrant par le poison des contacts de la réalité, elle brise le moule lui-même qui s'obstinait à modeler l'effigie du rêve dans cette glaise du réel. » (p. 112) Dans une seconde annexe, Gaultier se réfère à un article de Charles Richet sur « le dédoublement de la personnalité qui frappe les somnambules » (p. 115).

Philippot propose en outre un article intitulé « Les "Griffes de la Chimère" » où sont développées les idées

soulevées dans ses notes. Si Gaultier doit évidemment le concept de bovarysme à Flaubert, il rejoint aussi, dans son effort d'élaboration d'une pensée philosophique, le philosophe Nietzsche, pour lequel « la réalité est redéfinie comme une *convention* collective » (p. 174). On se trouve ainsi à un point d'intersection entre le « mensonge romanesque » (selon René Girard) et le fait dit « réel ».

Philippot fait l'hypothèse que Flaubert aurait tiré le personnage d'Emma Bovary « de l'article "hystérie" du *Dictionnaire des sciences médicales* » (p. 154), mais pour influencer en retour le champ médical. Il conclut, contre Girard, que la « passion de l'irréel [...] n'est justement pas un faux désir », mais une « *nécessité* vitale » (p. 165). Le suicide d'Emma viendrait d'ailleurs de son accès final à une lucidité excessive par rapport au reste de la société.

Per Buvik a réuni neuf autres chercheurs qui développent l'exposé de Philippot. Il aborde lui-même, dans « Le Principe bovaryque », la dualité du bovarysme : « *erreur fatale*, pour le bien, lorsqu'elle est créative et *inventive*, pour le mal, lorsqu'elle n'est que mensonge et aberration » (p. 207). La « fiction universelle » de Nietzsche, touchant aux mensonges sur lesquels la société s'accorde pour déterminer la vérité, est relativisée temporellement chez Ibsen. Ce dernier fait l'objet d'une étude de Gaultier, qui estime que ce théâtre nous montre des personnages pris entre « ce qui *est*, ancré dans le passé, et ce qui *va devenir* » (p. 208), ce qui suppose que l'individu conçoive « au-delà de ce qu'il peut accomplir »¹. Selon Alice Gonzi (« La Valeur métaphysique et salvatrice du Bovarysme »), ce bovarysme positif

¹ Buvik, p. 210, citant Gaultier, *La Fiction universelle*, Paris, Mercure de France, 1903, p. 194.

dépend du « pouvoir de se concevoir autre que ce que l'on est » (p. 213) par une vision mystique, active, du monde comme celle, exemplaire, de Jésus, « l'homme esthétique » (p. 228).

Philippot remontait à Tarde pour le personnage secondaire « hypnotisé » par des modèles (p. 87), ce qui nous mène à une intéressante intersection entre la littérature et le champ médical dans le domaine de la caractérisation de la personnalité, qu'il s'agisse de la psychologie des personnages, de celle de l'auteur ou d'une pathologie. Ainsi, Charles Richet utilise Emma dans la définition de l'hystérie. Dans un article qui approfondit la dérive médicale de la littérature (« Le Bovarysme, de la psychologie à la psychanalyse, de Gaultier à Lacan »), Delphine Jayot montre qu'il faudra attendre Lacan pour que le décalage entre Emma et l'idée que celle-ci se fait de sa personne dépasse le hiatus existant entre son appartenance sociale et ses aspirations de luxe exorbitantes. Se prendre pour autre que ce que l'on est constitue en effet le dédoublement normatif du « stade du miroir » lacanien, par lequel l'être prend conscience de soi dans l'imaginaire, donnant au « Moi » une structure paranoïaque de méconnaissance (p. 261). Précédemment, cette méconnaissance de soi était l'objet d'une réflexion moraliste, comme chez La Rochefoucauld, ou comme ressort de la comédie chez Molière, nous rappelle Philippot (p. 97). Il s'agissait d'une femme désœuvrée ayant des rêves de grandeur qui ne correspondent pas à son essence ou à sa « condition ». Si cette définition perdure dans la langue, jointe à une méfiance envers la culture livresque et contre l'affirmation positive d'un labeur concret, prosaïque et régénérateur, Gaultier, pour sa part, se concentrait plutôt sur l'impossibilité d'actualiser le rêve dans le monde réel, excepté pour Flaubert, dont l'imagination a pris une forme objective dans l'écriture.

Jacques Le Rider, qui a cherché à sa source ce qui pouvait avoir influencé la compréhension nietzschéenne de Flaubert par Gautier (« Nietzsche et Flaubert »), expose la perception du philosophe allemand vis-à-vis du bovarysme. Pour lui, l'impassibilité (ou l'impersonnalité flaubertienne) serait une volonté de puissance qui échoue dans sa réalisation. L'impuissance de l'exécutif se traduirait en désir (p. 267), et le romantisme actif devient, entre 1830 et 1850, « le désir d'en finir avec soi-même » (p. 275). Nietzsche aurait finalement pris conscience de l'importance de Flaubert (p. 277). Si, au contraire, le philosophe allemand admirait plus directement Stendhal, Annika Mörte Alling découvre peut-être une des raisons de cette préférence dans « Le Bovarysme et le désir triangulaire » (p. 231-245), où elle cherche ce que Stendhal reprend du bovarysme, « sa version normale et utile » (p. 243). Ce qui ressort notamment de cette série d'études est donc l'importance de Nietzsche sur la tradition critique française.

L'article de Stéphane Beau sur Georges Palante et Jules de Gautier « fixe symboliquement le souvenir d'une rencontre intellectuelle » (p. 289) qui n'a pas tenu à cause d'une divergence personnelle et politique, mais de façon plus concrète, parce que Palante sent un vice de forme dans l'un des raisonnements centraux du bovarysme, dont « l'illusion » demanderait un dualisme, une opposition au « réel » par exemple, tandis qu'au contraire, elle est présentée comme le mode unique de perception — cette dernière étant nécessairement subjective (p. 301). Finalement, Palante se dissocie de Gautier lorsque « [l']originelle et judicieuse critique du monde intellectuel [...] tend à se muer [...] en une puissante machine de guerre destinée à supplanter toutes les autres philosophies » (p. 302).

Dans l'article suivant, qui porte sur Benjamin Fondane, Dominique Guedj explique les conditions dans lesquelles ce Roumain exilé à Paris fréquente le « salon » de Gaultier. Critique devenu poète, il a lu *Le Bovarysme* dans sa jeunesse, et sa conception du « bovarysme collectif anticipe de plus d'un demi-siècle les travaux de Benedict Anderson sur les "communautés imaginaires" » (p. 316). Guedj oppose ensuite Gaultier à Bergson : si le premier témoigne d'une subtile perspective du relatif, le second défendrait plutôt la perspective d'un absolu « qu'il appartient à la métaphysique de nous rendre » (p. 323).

Michel Brix continue la série des comparaisons et rapprochements d'auteurs dans « Le Bovarysme, de Balzac à Flaubert ». Il trouve ainsi dans *La Physiologie du mariage* un cas de bovarysme avant la lettre. Pour Balzac, en effet, les « gagnants » sont ceux qui ont échappé à cette institution sociale (p. 346), telle la sœur d'Augustine dans *La Maison du chat-qui-pelote*. Brix voit en Flaubert l'amorce d'un siècle qui sera celui du pessimisme (Kafka, Beckett, Cioran, Th. Bernhard, E. Jelinek, etc.), ce qui lui assurera une notoriété durable (p. 348).

Denis Grozdanovitch clôt le recueil par son témoignage d'écrivain « passionné de Jules de Gaultier » et qui s'intéresse à la « sensibilité esthétique » de ce philosophe (p. 351-367). Ce dernier article semble une invitation à écrire en acceptant un bovarysme sans complexe et en gardant à l'esprit l'idée, optimiste ou pessimiste, que le passé n'existe pas aux yeux de chaque nouvelle génération.